

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1840 \(février-octobre\) : L'Ambassade à Londres](#)[Item](#)[458\\_1. Paris, Le 16 octobre 1840, Dorothée de Lieven à M. de Benckendorff](#)

## 458\_1. Paris, Le 16 octobre 1840, Dorothée de Lieven à M. de Benckendorff

Auteurs : Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

### Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

10 Fichier(s)

### Les mots clés

[Ambassade à Londres](#), [Diplomatie](#), [Famille Benckendorff](#), [Portrait \(François\)](#), [Relation François-Dorothée](#), [Réseau social et politique](#)

### Relations entre les lettres

[Collection 1840 \(février-octobre\) : L'Ambassade à Londres](#)

Ce document est une pièce jointe de :

[458. Paris, Mardi 20 octobre 1840, Dorothée de Lieven à François Guizot](#)

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

### Présentation

Date 1840-10-16

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Incipit

- J'ai eu votre lettre u 13 sept. Mon cher frère
- je vous remercie sincèrement de la première page. Elle me soulage.  
L'Empereur est étranger aux procédés de M. de Brünnow. Le reste de votre lettre exige réponse et explication.

Publication Lettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 2, n° 588/264-266

## Information générales

Langue Français

Cote 1292-1293, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 6

Nature du document Lettre autographe

Support copie numérisée de microfilm

Etat général du document Bon

Localisation du document Archives Nationales (Paris)

Transcription

Paris 16 octobre 1840,

J'ai eu votre lettre du 13 sept. mon cher frère. Je vous remercie sincèrement de la première page. Elle me soulage. L'Empereur est étranger aux procédés de M. de Brünnow. Le reste de votre lettre exige réponse et explication. Lorsque je me suis rendue à Londres, je vous ai promis, & je me promettais à moi-même que de là mes lettres auraient de l'intérêt pour vous. Mes relations à droite et à gauche, me mettaient à même de vous tenir parole. Je l'ai fait et j'ai coutume jusqu'au jour où Lady Palmerston d'un côté, Lady Clauricarde de l'autre, toutes deux mes amies intimes m'ont rapporté ces étonnantes paroles dites par M. de Brünnow à leurs maris respectifs :

" Prenez garde à M de Lieven. Mad. de Lieven ce n'est pas une ruse. Mad. de Lieven est un émissaire de la France. Le moindre mot dit à elle s'en va à l'ambassade de France." Voilà mon cher frère ma réponse à votre question : " Êtes-vous donc bien sûre que M. de Brünnow a tenu sur votre compte des propos favorables ? " Vous voyez que j'en suis bien sûre, et comme pour disculper M. de Brünnow à mes dépends vous ajoutez que mes relations avec M. Guizot sont connues. Je le crois bien ! Je n'ai rien à cacher.

M. Guizot est un homme que son esprit, sa situation, son caractère, sa probité place très haut dans le monde. J'ai du respect pour son caractère et beaucoup de goût pour sa société. Je n'imagine pas que vous veuillez insinuer autre chose ? Si je le pensais, je ne vous répondrais pas plus que je n'ai répondu aux journaux. Je reviens à mon texte. J'avais remarqué à mon arrivée à Londres que le corps diplomatique était en grande réserve avec moi, malgré que tous furent mes anciens collègues. Cette circonstance m'avait d'autant plus étonnée qu'à Paris mes relations sont aussi intimes et confiantes que possibles avec tous les représentants des grandes puissances qui sont le fond de ma société. Comme en Angleterre je vis avec les Anglais cela m'importait peu, mais Lady Palmerston le jour même où elle me dénonça les propos de M. de Brünnow à son mari me dit que toute cette diplomatie était ameutée contre moi quelques temps avant mon arrivée et huit jours après cet entretien elle reçut une lettre de son frère Lord Beauvale qui lui mandait de Vienne tout ce que vous me dites, le Prince de Metternich lui avait parlé de ces bruits venus de Londres, et Lord Beauvale ajoute : " Qu'est-ce que veut dire ce bavardage ? " J'ai vu cette lettre.

Devant une intrigue aussi infâme, ourdie avec tant de soin, devant des paroles dites

aussi officiellement par le ministre de l'Empereur, à des personnes aussi officielles que lord Palmerston et lord Clauricarde, je n'ai pas pu, je n'ai pas dû me taire. Quelqu'un, quelque chose était cause de la situation bien nouvelle qu'on s'efforçait de me faire à Londres. Comment attribuer à M. de Brünnow la maladresse de faire de moi son ennemi, au lieu de m'avoir pour lui, sur un terrain où tout le bénéfice de bons rapports entre nous, était de son côté ? Comment lui supposer la vilenie, il faut bien me servir de ce terme, et l'audace de venir sans grave raison flétrir par une aussi odieuse calomnie, la veuve de l'homme qu'il appelle son bienfaiteur, une femme de mon rang, placée comme je le suis dans l'opinion et l'affection des personnes les plus élevées et les plus importantes en Angleterre ? Voilà ce que me disaient mes amis en ajoutant que M. de Brünnow connu pour être un grand courtisan s'appuyait peut-être sur ma défaveur auprès de l'Empereur. Or, on la connaît à Londres.

Elle a eu là de l'éclat, du retentissement par deux choses surtout ! L'oubli total où l'Empereur m'a laissée à la mort de mon mari ; la quasi défense de venir à Londres lorsque le grand Duc s'y est trouvé. Personne n'avait pu comprendre les motifs d'une d'une semblable rigueur. M. de Brünnow venait de les révéler, ils peuvent même en avoir reçu l'ordre ! Voilà ce que Lady Palmerston me rapportait comme l'opinion des autres et je pouvais même raisonnablement craindre qu'elle même se trouvât dans le doute, car mon expérience du monde m'a assez appris la vérité de cette parole de Beaumarchais : " Calomniez, calomniez, il en reste toujours quelque chose."

Je vous ai écrit le 5/17 juillet dans la chaleur de la juste indignation que j'ai ressentie ; je vous envoie copie de cet lettre pour mémoire. Je vous ai écrit le 12/24 juillet que, jusqu'à une réponse de vous sur ce point, vous ne deviez pas vous étonner que je suspendisse ma correspondance intime avec vous, et par une autre lettre du 9/21 août j'ai motivé cette résolution. En effet après tant d'années, tant de preuves de dévouement, voir mon dévouement reconnue de cette façon ; voir le ministre de l'Empereur me dénoncer à un gouvernement étranger comme un traître.

Voir cette calomnie faire son chemin auprès de deux autres cabinets étrangers, la voir ébranler la foi de mes plus intimes amis ! C'était trop, et avant que les causes de cette injures fussent éclaircies j'ai dû m'arrêter tout court c'était bien le moins que je pusse faire. Je vous en ai prévenu et vous faites de cela un chef d'accusation contre moi ! Par mon silence, je confirme les soupçons ! Est-ce me juger avec équité, est-ce seulement me juger avec logique. J'en reviens à la confidence qui m'a été faite des propos, de M. de Brünnow. Savez-vous ce que j'ai dit quand lady Palmerston et lady Clauricarde me les ont dénoncés ? J'ai dit, et j'ai dit bien fort. " L'Empereur ne le croit pas, l'Empereur ne le croira jamais car l'Empereur me connaît. Mais il ne sera pas loisible à son ministre de m'injurier impunément." Voilà l'écho que je devais trouver à Pétersbourg.

Vous m'accusez au lieu de me défendre. L'Empereur fait mieux que vous. Pour la première fois depuis tant d'années, l'Empereur me fait dire des paroles d'amitié, d'ancienne amitié, par votre femme. L'Empereur sait que je suis un sujet fidèle et c'est le moment où d'autres veulent en douter ; c'est ce moment que l'Empereur choisit pour me faire parvenir un souvenir bienveillant. Dites à l'Empereur que les plus grandes faveurs sont doublées par l'à propos. Mon cœur le remercie de la faveur, mon esprit de l'à propos. Mais si mon cœur est satisfait, mon honneur ne

l'est pas, car il n'en reste pas moins constant que M. de Brünnow a jeté une tache sur le noble nom que je porte ; que c'est me déshonorer que de douter que je suis le loyal sujet de l'Empereur, me déshonorer que de le dire ; et que la dame d'honneur de l'Impératrice ne peut pas rester sous le coup d'une semblable calomnie. C'est à ce titre, si ce n'est au mien propre que je demande que M. de Brünnow rétracte ce qu'il a dit là où il l'a dit, parce qu'encore une fois, il me faut cela ou autre chose qui atteste aux yeux des autres que je n'ai jamais mérité de si odieux soupçons. Je vous prie de mettre cette lettre sous les yeux de l'Empereur.

## Citer cette page

Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857), 458\_1. Paris, Le 16 octobre 1840,  
Dorothée de Lieven à M. de Benckendorff, 1840-10-16

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 31/12/2025 sur la plate-forme EMAN :  
<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/527>

## Informations éditoriales

Date précise de la lettreLe 16 octobre 1840

DestinataireBenckendorf, M. de

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionParis (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 29/11/2018 Dernière modification le 18/01/2024

---

pari 16 octobre 1840.

1292

j'ai en votre lettre du 13 Sept. 1840 deux questions. Je  
me permets de demander à la fin d'un papier  
d'écriture simple. Peut-être pourriez-vous me faire  
une réponse. La suite de cette lettre répond à vos  
questions.

Lorsque j'aurai vu le rapport à Londres, je vous  
enverrai, et je vous procurerai à ma conve-  
nance la même lettre, accompagnée d'un extrait parmi  
les relations d'Orléans, de ses amis ou collègues  
qui peuvent éventuellement servir. J'aurai tout à l'heure  
l'ordre jusqu'à quel point on a parlé, P. D. M. C. L.  
Lady C. M. L. autor, statuatory non ainsi délibérée,  
ou entre autres les évidentes paroles de Mr. P.  
Mr. D. et S. à leur sujet au sujet de.

Mme Gardie M. D. L. M. T. M. L. W. M. P.  
et autres. M. D. L. dans une conférence de la famille  
deuxième, me demande à ce sujet si il n'y a pas  
des erreurs dans leur opinion à leur sujet  
"C'est une chose que nous pensons à leur mort  
comme des personnes honorables." Mme Gardie  
me répond : "Oui, mais pas d'honneur  
à leur mort." Et lorsque je lui demande  
avec M. D. L. tout à propos  
je lui réponds : "Oui, mais pas d'honneur. M. D. L.

et que personne ne me rapporte, lorsque j'aurai  
probablement l'occasion de le secouer. Je  
ne respecte pas vos sentiments, et beaucoup de gens  
peuvent faire cela. La suggestion pour que nous  
veuillons unies ou non choir? Si je le pense,  
que nous refusions pas à temps; si ce n'est pas  
une suggestion.  
je vous, à tout temps.

D'après une interview de M. Guizot, ministre des Affaires étrangères, devant le parlement, il résulte que l'affection pour le peuple de l'Angleterre n'est pas moins forte que pour les autres peuples de l'Europe. Mais il est à remarquer que l'affection de l'Angleterre pour la France est plus forte que pour les autres nations. Cela résulte d'une cause principale, c'est-à-dire de la situation géographique de la France, qui est favorable à l'Angleterre. La situation géographique de la France est telle qu'il est facile de venir en aide aux Anglais dans le cas où ils seraient attaqués. De plus, la situation géographique de la France est telle qu'il est facile de venir en aide aux Anglais dans le cas où ils seraient attaqués. Cela résulte d'une cause principale, c'est-à-dire de la situation géographique de la France, qui est favorable à l'Angleterre.

Voilà ce que je disais. Mais pour être tout à fait exact, il faut ajouter que l'affection de l'Angleterre pour la France est plus forte que pour les autres nations. Cela résulte d'une cause principale, c'est-à-dire de la situation géographique de la France, qui est favorable à l'Angleterre.

Ensuite, il faut ajouter que l'affection de l'Angleterre pour la France est plus forte que pour les autres nations. Cela résulte d'une cause principale, c'est-à-dire de la situation géographique de la France, qui est favorable à l'Angleterre.

Ensuite, il faut ajouter que l'affection de l'Angleterre pour la France est plus forte que pour les autres nations. Cela résulte d'une cause principale, c'est-à-dire de la situation géographique de la France, qui est favorable à l'Angleterre.

jeudi le 11 d'août. M. d'U. venait de la <sup>venue</sup> Savoie, après  
avoir eu avec moi l'ordre. Voici ce qu'il a dit. Il me rapporte  
que dans l'opinion de certains il y a une  
raisonsables raisons, pour lesquelles il trouvait dans le fait  
un manque de preuve de l'accusation. La mort d'au-  
tre de Meuronchikov. Calomnie, calomnie, il a été  
l'imposteur dans.

Il m'a écrit le 8 juillet dans la chaleur de la guerre  
qui éclate peu à peu, auquel il a été exposé dans  
cette guerre austro-allemande. Il m'a écrit le 25 juillet pour que  
je rapporte à M. monsieur le ministre de la guerre, par son inter-  
médiaire, la correspondance entre deux hommes, et que  
me soit donné à 21 ans j'aurais dans cette correspondance.

Ce sujet ayant fait l'objet, tant de pression, à Paris,  
que, vers un moment de révolte ou de révolte, à Berlin,  
le Ministre de l'Intérieur, M. Drouot, a mis à l'ordre du jour, comme un  
projet? où il est, notamment, fait mention d'un autre, plus  
autre, probablement, la mort d'autre, la mort d'autre, plus  
intime, aussi. C'était long, étais tout à faire, sans  
être sujet à faire l'objet de débat à l'ordre du jour, mais  
il a été fait, c'était très bien, mais je suis tout  
à fait au fait, et l'on fait, de cela en effet, au  
sujet, mais non pas pour rien, si on peut dire, ce n'est pas  
que ce sujet ait été évoqué, c'est à l'ordre du jour, mais  
ce sujet?

je n'aurai pas fait, pour ce faire de propos, 1)

paris 16 octobre 1840.

1792

j'aurai 12<sup>e</sup> letter de 13 Sept. mon chere. D.  
me recevoir bientant de la situation nage  
elle au temps l'Boys abdication ne provoque  
de M. de V. le rest de cette lettre vous apprend  
chapeletain.

Lorsqu'il me suis rendu à Londres, je l'avois  
en prison, & je devais procéder à une audience  
pour la 1<sup>re</sup> lettre accusant de l'adulté par son  
amie relation à Dame de la Paix. Je l'avois  
accusé de son bras pacifique. Il a fait l'objection  
intime que j'avois pris en Lady P. Discorde  
dans l'autre, toutefois non sans difficultés,  
m'opposant ces éloquentes paroles dites par  
M. de St. S. à leur femme au sujet de:

leur garda M. & L. M. & L. n'épous  
meuf. M. & L. chose difficile de la paix  
épouser, mais de l'être, c'est ce qu'il faut faire  
Voilà cause des deux personnes à cela j'avois  
dit, que Dame leur mère pour M. & L. a été nommée  
comme leur propre épouseable. " Mes amis  
m'ont bien répondu ! " Et lorsque pour demander  
M. & L. à leur femme leur épouse fut nommée  
avec M. & L. tout ensemble  
je leur ai bien fait, je n'ai rien à causer. M. &

etre un horreur pour son rapport, son caractère  
probable à l'acquisition d'autant de succès... Ne  
desespérez pas sur vos succès, et beaucoup de force  
pour la lutte. Je m'imagine que peu ou  
aucune attention a été donnée à ce point,  
que nous n'apercevons pas plusieurs fois de nos succès  
une préoccupation.

Le succès sera quelque chose comme ça : lorsque M.  
Malibran était représentée dans une ville, malgré  
les succès d'autant plus éclatants qu'il y ait de la rotation  
dans les intérêts, et lorsque tout ce qui est possible, accueilli  
la représentation du succès, jusqu'à ce qu'il soit dépassé  
de toute réussite. C'est une règle générale, je crois, dans le  
théâtre, cela va sans dire, pour une Lady, d'être  
plus connue dans une ville que dans une autre. Le succès de M.  
Malibran dans une ville, par toute cette diplomatie, était  
assuré. Celle ville fut également très heureuse dans sa  
réussite pour deux raisons, et c'étaient elles deux, ensemble,  
qui la firent être la meilleure pour les succès d'autant  
d'autant que, dans cette ville, le succès de M. Malibran fut  
d'autant moins bon, que M. Bertrand, ayant été  
affublé de la réputation d'être un débrouilleur, il fut dans cette ville

Demandez-moi quelque chose de moins,  
tout à moi, devant des paroles, dites aussi officiellement  
que le mérite de l'emp. n° de personne aussi officiellement  
que l'ord. d. et l'ord. C. je n'en sais rien plus qu'à propos de la  
faire. quelques un, quelques deux, étaient dans la  
situation très favorable pour se rappeler ce qui s'est passé  
comme il est attesté à M. D. D. les témoins disent que  
d'après leur souvenir, au bout de ce mois d'août, lorsque  
on l'a vu au bout le deuxième ou troisième rapport, nul  
nom, était à mes eccl. ? Comment, lui rappelle  
la cité, il faut bien une raison de cela, eh bien  
il nous fait grâce. Voir les plafons peints sur les murs  
du bureau, c'est à dire, la source de l'homme qui est appelle  
son brouillard, une source de tout rang, je l'ai  
connue j'étais dans l'église, et l'affection des personnes  
le plus élevée; et la plus compétente en ce genre ?  
Voilà ce que son discours nous avait enseigné  
par M. D. D. comme pris des témoins, pourtant  
l'affection de la personne auquel il a été assigné.  
Et on la connaît à l'ordre. elle a été de l'ordre  
de cette personne pris dans le dossier tout court.  
Toutefois, tout à l'emp. sauf à faire à la mort de son  
mari. La cause d'après le conseil a été mise en  
l'ord. d. l'y est venue.  
Personne n'aurait pu l'empêcher, les témoins

inoubliable! M. de B. venait de la France, appris  
avant ce venir cette londe. Voilà ce qu'il a dit. <sup>comme</sup>  
rapportant comme l'opinion de, nullement, <sup>comme</sup> son  
raisonsablesme, pour le venir à l'ouvert dans lequel  
ce conseiller à l'accord n'a pas appris la mort d'el-  
le, mais de Napoléon. Calonne, entouré, il a mis  
tous ses papiers dans.

M. de B. a écrit le 2<sup>e</sup> juillet dans la chaleur de la pris-  
e indigent, peu; et respecté, si l'on nomme respecté celle  
qui fut au contraire. je l'ai écrit le 2<sup>e</sup> juillet au pape,  
qui rapporte M. de B. au pape, par son état,  
que j'espérais que sa correspondance avec moi, après  
la révolte de 2<sup>e</sup>, eût j'aurais été dévasté.

Le pape ayant fait demander à son père, à Digne,  
autre, une confirmation de messe de celle chose? M.  
le pape de B. me demande à ceff<sup>e</sup> Etrange, comme en  
l'autre? mais ult. calonne fait son testament, auquel il a  
mis sa main, et était trop, évidemment, pour cause  
elle même, futur échec de l'ordre d'Alvarez, et de  
se servir tout court, c'était très bon, que je suis fait.  
Le pape me ai offert, et il me fait, de cela en oblige-  
tation, entre moi<sup>e</sup> et mon état, si confidé, le pape,  
que la mort papa, son épouse, elle a été la mort de son papa, et  
l'ordre?

j'en serai à la conférence qui va être fait, ne papa.

M. D'U. <sup>gaud</sup> Lang Muzarja. dit à lady S. & lady C.  
me le ont dénomé ? j'aiderai, et je le dirai fort.

1293

"Lang. une autre par; Lang. une autre gaudia. et  
Lang. une autre. mais il me sera plus facile à m.  
Répondre à ce sujet sans équivoque."

Ville! Elle prêche dans l'église à Sélestat. <sup>Lang</sup>  
a donc un peu de son régne. Lang. fait venir  
par moi. Son langage est très difficile, mais d'accord,  
Lang. va faire dire M. paroles d'amour, d'occurrence  
sainte par mots sacrés. Lang. fait venir  
un sujet fidèle, et il va le reconnaître ou d'autres veulent  
en dire, lorsque ce sera fait Lang. dira tout pour un  
faire paraître au moment de bénédiction.

Ré. à Lang. que la plus grande faute consiste  
pas à agir. Non c'est la faute de la faute,  
non l'import de l'agir. Mais si non c'est tellement  
fait, que bonnes ou l'ulysse, ce n'est pas une  
bonne cause.

que M. D'U. a pris une telle partie contre son frère  
qui est un des meilleurs fils de France que si non  
les autres furent de l'Ulysse. un des meilleurs que je le dis;  
et que la cause d'horreur de l'agitation ne peut  
pas être que le corps d'un excellent colonel  
et cela de tout, "ce n'est pas une bonne cause, je le dis."

demands que M. de B. retrouve ce qu'il a écrit la nuit  
d'aujourd'hui, parmi les documents que j'ai dans l'autre sac  
qu'il a déposé chez moi pour attester que vous n'avez pas  
pu être au jasmin; n'oubliez pas de me dire ce qu'il y a.  
Si l'agent du ministère de l'intérieur vous demande quelque chose,